

FRÉDÉRIC RAUH

(1861-1909)

Quand la nouvelle se répandit, le 16 février, que la vie de Frédéric Rauh était en danger et, le 19, qu'il était mort, parmi tous ceux qui le connaissaient — même de très loin — ce fut une stupeur et un deuil. Ceux qui l'aimaient et qui étaient fiers d'être aimés de lui ont été frappés au vif par ce coup si imprévu. Il n'avait pas quarante-huit ans. Sans doute, sa santé était atteinte, mais par un mal qui n'apparaissait pas menaçant et qui, pour peu qu'il se ménageât, nous permettait de longs espoirs. Sa vigueur intellectuelle était intacte, sa pensée de jour en jour plus nette et plus sûre d'elle-même. La flamme qui brillait au fond de ses yeux noirs, dans son visage amaigri mais si mâle, attestait une ardeur invincible. Comment ne pas croire qu'il eût des trésors de vie à dépenser encore par la parole et par la plume, par l'esprit et par le cœur? Et le voilà disparu, comme foudroyé...

Ce qu'il a été pour la *Revue de Synthèse historique*, on ne s'en ferait pas une idée exacte d'après le relevé des articles et des comptes rendus qu'il lui a donnés. Non seulement le programme de la *Revue* l'avait séduit dès l'origine, mais l'amitié ancienne et étroite qui nous unissait lui en a fait suivre de très près la marche et le développement. Il m'a souvent donné des indications et des conseils utiles. Et puis je savais qu'il la lisait : et il était si vrai, tel était le prix de ses éloges qu'à mes efforts pour réaliser notre programme, pour répondre aux promesses du début, le désir de le satisfaire n'a pas été étranger.

Mais quand bien même la *Revue* n'aurait pas eu en lui le collaborateur et l'auxiliaire que je viens de dire, il mériterait les pages

que je veux lui consacrer ici. Il m'apparaît, quand je le juge — quand j'essaie de le juger — objectivement, comme un des penseurs qui ont le mieux exprimé les caractères intellectuels et moraux de notre temps, qui ont le plus travaillé à résoudre les problèmes de la spéculation et de la vie, le problème capital des rapports de la spéculation et de la vie. Ce n'est pas tout. L'intensité de l'émotion produite par sa disparition soudaine, le vide qu'il laisse dans un large cercle d'amis intellectuels, et même parmi ceux de ses élèves qui semblaient le moins ses disciples, permettent de mesurer la place qu'un individu peut tenir, invitent à rechercher les dons personnels qui ont servi son action directe, qui ont fait passer quelque chose de lui-même jusque dans des pensées réfractaires à la sienne.

Il est bien tôt; le temps me manque pour donner du penseur l'image complète que quelque autre, je l'espère, tracera à loisir. On ne trouvera ici qu'une esquisse dont je déplore l'insuffisance. Mais du moins, tandis que m'obsède la sensation toute vive de sa personne, de sa voix, de son regard, tandis que s'évoquent, avec une cruelle précision, les chers entretiens qui ne se renouvelleront plus, les souvenirs d'une longue et trop courte amitié, peut-être le moment est-il bon pour fixer son être moral.

I

La carrière de Frédéric Rauh a été belle, et toute droite. — Né le 31 mars 1861 à Saint-Martin-le-Vinoux (Isère), il commença ses études au lycée de Lyon et les termina à Paris, au lycée Louis-le-Grand. Il entra à l'École Normale supérieure en 1881 : il fut le chef de notre promotion, et il le fut pleinement, — autant que par l'heureux résultat d'un examen, par l'autorité morale qu'il sut tout de suite conquérir. Professeur de philosophie successivement aux lycées de Vendôme et de Valenciennes, de 1884 à 1887, il fut nommé à vingt-six ans maître de conférences, à trente-deux ans (1893) professeur titulaire à la Faculté des lettres de Toulouse. C'est de là qu'il revint à Paris, une première fois pour suppléer Henri Bergson à l'École Normale (1898-1899), puis en 1900 pour lui succéder. Le rattachement de l'École à la Sorbonne l'y avait fait passer comme chargé de cours en 1904. Depuis l'an dernier il était professeur-

adjoint, et il n'aurait guère tardé à être titularisé. Il enseignait, en même temps, la psychologie et la morale à l'École Normale supérieure d'institutrices de Fontenay-aux-Roses et au Collège Sévigné.

Il a beaucoup parlé et beaucoup écrit ; mais la plus grande partie de son œuvre est éparse ou inédite. — En 1891, il soutint brillamment ses thèses de doctorat : *Essai sur le fondement métaphysique de la morale* (Paris, Alcan, 260 pp. in-8) et *Quatenus doctrina quam Spinoza de fide exposuit cum tota ejusdem philosophia cohereat*, (Toulouse, Chauvin, 68 pp. in-8) La même année, il publiait dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* une étude profonde sur la *Philosophie de Pascal*. En 1899, parut un traité *De la méthode dans la psychologie des sentiments* (Paris, Alcan, 308 pp. in-8) ; en 1900, une *Psychologie appliquée à la morale et à l'éducation* (Paris, Hachette, viii-320 pp in-16 ; 3^e édition, revue, en 1908), sortie de son cours de pédagogie de Toulouse et publiée avec la collaboration de M. G. Revault d'Allonnes, qui avait été son élève. En 1903, il donnait son ouvrage capital, *De l'expérience morale* (Paris, Alcan, 246 pp. in-8), dont la seconde édition vient de paraître avec une préface nouvelle.

Combien d'autres livres auraient pu naître de son enseignement si l'activité de sa vie, si l'inquiétude de sa pensée ne l'avaient porté toujours en avant, sans qu'il eût le temps ou sans qu'il prit la peine de recueillir les fruits de son travail à chacune de ses étapes ! « Mes occupations professionnelles et l'extrême difficulté des sujets m'ont empêché, a-t-il écrit lui-même dans la préface récente dont je viens de parler, de mettre au point pour la publication » des cours sur la *Justice sociale* et la *Patrie*. Mais il croyait avoir trouvé un biais pour tirer de son cours des derniers mois un ouvrage sur l'*Idée d'expérience* ; et, depuis quelques jours, il l'avait commencé, dans la joie, quand la mort l'a surpris en plein travail.

Pour qu'on puisse suivre sa pensée dans son progrès et l'embrasser dans toute son ampleur, il faudra que soit dressée la liste des articles qu'il a donnés aux Revues, des conférences ou mémoires qu'il a publiés, des discussions auxquelles il a pris part et qui ont été recueillies. Il a collaboré à la *Revue de Métaphysique et de Morale*, dès l'origine et avec une active sympathie, à la *Revue Philosophique*, à la *Revue Internationale de l'Enseignement*, à la *Revue de Synthèse historique* — j'ai dit de quelle façon. Ce qu'a été son rôle à la Société française de Philosophie, les *Bulletins*

permettent de s'en rendre compte. Tant qu'il l'a pu, il a été assidu aux *libres entretiens* de l'Union pour la Vérité, et jusqu'à la fin de 1908 son nom apparaît dans la *Correspondance* de cette Union. Aux Congrès de philosophie, à la Société de l'Enseignement supérieur, à l'École des Hautes Études sociales il a prêté un concours utile et qu'on peut préciser. De celui qu'il a fourni à bien d'autres œuvres, scientifiques ou sociales, durables ou temporaires, par exemple aux Universités populaires de Toulouse et de Paris, à la Société Condorcet, à des réunions de philosophes et de juristes organisées il y a quelques années, aucune trace, sans doute, ne subsiste. Quand un esprit travaille constamment à se perfectionner et en même temps se dépense avec cette prodigalité, bien qu'il mette parfois le meilleur de lui-même dans ses improvisations, non seulement tout de son œuvre parlée ne peut être fixé, mais tout de son œuvre écrite ne doit pas être également retenu. Frédéric Rauh ne voulait même pas qu'on attachât trop d'importance à ses livres, qu'on leur prêtât un caractère définitif. Il hésitait à en donner une seconde édition : il aurait mieux aimé « faire neuf et sur de nouveaux plans » (*L'expérience morale*, préf. de la 2^e éd., p. 1). Et cependant il me semble qu'il y a de ses écrits qu'il serait fâcheux de laisser dans des recueils spéciaux, ignorés du public et disséminés. Il me semble que certains mériteraient d'être réunis et que, situés à leur date, expliqués par l'occasion, ils montreraient d'une façon saisissante combien sa pensée a été une dans son évolution, combien elle a été mêlée à la vie, mêlée à sa vie, — expression, comme je l'ai dit, à la fois de son temps et de sa personne.

II

Trouver le *fondement métaphysique de la morale*, telle avait été sa préoccupation initiale. Douze ans plus tard, il s'attachait à définir l'*expérience morale* ; et les dernières pages qu'il ait écrites tendaient à constituer une philosophie de l'expérience. Si le problème de la vie morale a été le centre de ses méditations et de son enseignement, il peut sembler, toutefois, que sa doctrine se soit transformée au point d'aboutir à un reniement de ses idées premières. Il en serait ainsi que rien ne serait plus légitime. Mais, en fait, Rauh s'est développé plutôt qu'il ne s'est contredit.

Sa thèse était beaucoup moins métaphysique et bien plus originale que le titre ne l'impliquait. Ce qu'il a voulu essentiellement, à ce début de sa carrière, c'est étudier un *état d'âme*, « l'état d'âme qui nous fait capables de dévouement actif et de résignation ». Il a travaillé à justifier l'honnête homme, l'humble, et à établir « la supériorité du sentiment, de l'acte moral, de la pensée pratique, vivante et réalisée, sur la pensée spéculative et contemplative » (p. 3 ; cf. p. 490). *L'humble* (ce mot revient constamment) trouve la plus haute certitude dans « l'expérience immédiate du cœur » (p. 231) à laquelle le penseur s'achemine péniblement. A la suite de Pascal, — dont il dégagait vers le même temps, en des pages qui n'ont pas vieilli, la philosophie implicite, — il voyait dans le « cœur » le principe de la Raison (p. 440). « De toutes parts, disait-il dans une note importante (p. 490), on étudie les puissances obscures de l'homme, et la réflexion commence à nous apparaître comme extérieure » ; et il s'agissait, selon lui, d'« édifier une philosophie de la volonté ¹ ».

Sans doute il passait en revue dans son livre les diverses doctrines de la métaphysique contemporaine, et il cherchait à les utiliser, — mais en les dépassant. Il voyait bien l'intérêt de la philosophie naturaliste, évolutionniste, à base scientifique ; mais la science lui paraissait « ambiguë » au point de vue moral, et il voulait une faculté rationnelle qui jugeât le fait (p. 74). Il voyait l'intérêt de l'intellectualisme, qui pose l'identité du rationnel et du réel ; mais à cette Raison claire, qui prétend contempler l'ordre éternel, il opposait le clair-obscur du sentiment, de la conscience morale, de la raison individuelle (pp. 444, 446). C'est dans ce qu'il appelait le finalisme, le moralisme, les philosophies de la liberté, — Kant, Ravaisson, Lachelier, Boutroux, — qu'il trouvait le plus d'éléments à retenir. Il a proclamé la « merveille » du kantisme, — qui est d'avoir découvert dans la *raison pratique* un nouveau type de certitude ; mais il critiquait cette raison « sèche et froide, qui tient le compte exact de nos devoirs et n'accepte que de mauvaise grâce l'aide du sentiment » (p. 480), et il protestait contre le « logicisme moral » de Kant. — Sans doute, il aboutit lui-même à une philosophie de la liberté : il entrevoit dans la nature un système de volontés où règnent à la fois la tendance au mieux, un

1. Le théoricien de l'*Action*, Maurice Blondel, si éloigné de Rauh en général, mais, sur ce point, si rapproché de lui, appartient à notre promotion d'École Normale.

devenir moral, — qui est Dieu, — et la contingence, la possibilité du mal et de la souffrance. Mais tout cela est obscur, déclare-t-il, et ne veut pas être trop précisé ; tout cela est comme immanent à la moralité. « La suprême vérité, c'est l'effort de l'homme qui cherche la vérité » (p. 204). En somme, il n'a fait le tour des métaphysiques que pour condamner définitivement la Substance immuable, l'Idée abstraite, d'où l'on prétendait vainement déduire la réalité, que pour justifier et affermir sa position au cœur de la réalité vivante, dans l'individualité morale.

Dans une lettre qu'il m'écrivait en juin 1890, tandis qu'il corrigait ses épreuves, il déclarait lui-même son titre « bien poncif » ; ce livre, ajoutait-il, « a été un moyen pour moi de mettre un peu d'ordre dans mes idées, de les organiser un peu : qui ne doit pas faire cela au moins une fois dans sa vie ? » Et il les avait organisées d'une façon déjà bien personnelle. Comme philosophe, il s'opposait aux empiristes, puisqu'il voulait retrouver « le sens perdu de la valeur de la Raison », mais aussi aux purs métaphysiciens, puisqu'il absorbait l'Être dans l'acte, puisqu'il trouvait l'Essence radicale des choses dans le *fait* lui-même (p. 188). Et il annonçait en une foule de passages saisissants le psychologue moraliste qu'il allait être.

La formule qui termine sa thèse — l'action morale est « la vraie métaphysique, qui s'apprend par la vie, *qui n'est autre que la vie elle-même* » — donne la clef de la période de sa carrière à laquelle nous arrivons. Vivre, vivre le plus largement possible, ce sera entrer de plus en plus avant dans la possession de la vérité. Bientôt il ne prononcera plus le mot de métaphysique que pour le réprouver ; il deviendra pleinement conscient de cette répugnance, déjà sensible dans ses premières pages, pour toute spéculation *a priori*, pour les « idéologies », comme il dira plus tard. Il admettra l'utilité, à certaines heures et pour certains esprits, des « beaux rêves », des « élévations spirituelles », des « homélies », mais la bonne tâche lui apparaîtra nettement différente. Ces années de Toulouse qui vont de 1891, publication de sa thèse, à 1899, publication de la *Méthode dans la psychologie des sentiments*, et qui sont jalonnées par une suite d'articles de la *Revue de Métaphysique et*

de Morale et de la *Revue Philosophique*¹, me paraissent avoir été particulièrement actives, heureuses et fécondes. Il était marié, père de famille, et je retrouve dans des lettres de cette époque l'expression d'une plénitude de bonheur. Tout de la vie l'intéressait, et il suivait avec une curiosité amusée l'éveil de jeunes vies chères : « Ma fille fait la révérence avec la grâce de son âge ; et si profondément qu'elle oublie en finissant ce qu'elle faisait, et reste par terre à s'amuser. Ame momentanée ! » m'écrivait-il en une phrase charmante. Mais au delà de la vie de famille, au delà du cercle de ses amis et de ses collègues, au delà du public plus large et toujours renouvelé de ses élèves, il voulait connaître la démocratie et exercer son action sur les masses. Dans le monde ouvrier, dans les Universités populaires, dont c'était alors le début et l'âge héroïque, il porta son désir de s'instruire et son désir d'enseigner, sa bonne volonté ardente. Il connut alors les joies et les amertumes du militant.

Il apprenait la vie en vivant une vie intense. En même temps, il lisait prodigieusement, dans toutes les directions ; et il s'initiait à la science avec un appétit croissant de connaissances positives. Lui dont la jeunesse avait été séduite par « les hautes pensées métaphysiques », il ne pouvait se cantonner dans l'étude de l'âme ; et à mesure qu'il s'attachait à serrer de plus près la réalité morale, à en constituer la science, il devait se demander ce que les sciences de la nature valaient pour connaître la réalité extérieure. En 1894, je lui avais envoyé un petit livre de fiction philosophique, *Vie et Science* ; et à ce propos il m'écrivait : « Tu as bien raison de penser et de dire que nous avons besoin d'une synthèse ; et d'une synthèse autre que celle que nous avons tentée : trop matérielle chez les positivistes (j'entends trop à la merci du fait), trop formelle chez les métaphysiciens. Il nous faut un formulaire qui nous vienne d'un philosophe savant, ou d'un savant philosophe. — Je suis convaincu qu'il s'est perdu de la philosophie idéaliste à la façon de Lachelier et Boutroux des vérités très salutaires pour n'avoir pas été retrouvées au contact de la science actuelle. — Que de fois j'aurais voulu imiter ton philosophe qui refait son éducation à trente ans ! Mais il a sans doute lâché ses cours, ce qui n'est pas possible à tout le monde. » Tout en continuant à professer, il s'instruisait :

1, Il en donne lui-même une liste dans la *Méthode*, p. 3.

des mathématiques, de la physique, de la biologie, — de la biologie surtout, à cette époque, — il chercha dès lors à ne rien ignorer d'essentiel. Il étudia les méthodes et les résultats. Il élargit de plus en plus son horizon intellectuel. Alors que tant d'autres, parmi les plus vigoureux et les mieux doués, sentent la nécessité cruelle, à mesure que les obligations de la vie deviennent plus lourdes et que les années se font plus rapides, de se restreindre, de s'imposer des limites, il n'a voulu faire aucun sacrifice. J'anticipe en ce moment : dans la période de Paris, dans les dernières années même, quand la fatigue l'obligea à se ménager, il renonça à bien des choses, mais non aux longues séances de bibliothèques où, parmi les livres nouveaux, il recueillait avidement des « fiches ». Tout un paquet d'ouvrages scientifiques — de mathématiques supérieures — venait d'arriver dans son cabinet de travail, quand il l'a quitté pour n'y plus revenir.

Voici comment, en vivant et en étudiant comme il le fit, se modifia ou se précisa sa pensée. — L'homme s'empare du réel par l'action. Il faut aller à la conquête de la vie par la morale, à la conquête de la nature par la science. L'attitude de l'honnête homme en face de la vie, l'attitude du savant en face de la nature sont identiques. Travailler et faire le bien, c'est participer à une œuvre impersonnelle « qui se produit dans l'*obscur clarté* où se font toutes les choses humaines » (*Psychologie*, p. 251). Tandis que les dogmes et les systèmes séparent les hommes, « c'est par la science que les intelligences, c'est par la morale que les cœurs et les volontés, c'est par l'action sous ces deux formes que les âmes humaines tout entières doivent tenter de se rapprocher et, si possible, de s'unir » (*Psychologie*, fin, p. 315). Ainsi, il s'éprenait de la science, mais de la science considérée comme active, comme conquérante, comme créatrice de miracles. Il se détournait des ambitieuses et incertaines constructions pour chercher des résultats modestes, prochains et solides, preuves de la puissance de la raison et gages de ses progrès illimités. Tel est le thème que nous allons voir se développer dans les dix dernières années de sa vie.

C'est la morale et la psychologie qui continuaient à être le domaine propre de ses études, mais il tâchait d'y porter l'*attitude*

scientifique. « Il nous paraît essentiel, dans l'inquiétude actuelle des esprits, de déterminer sous quelle forme l'idée de science peut s'appliquer aux questions psychologiques ou morales. Car nous sommes de ceux qui pensent qu'il y a, relativement à ces questions, une attitude scientifique possible », ainsi débute le traité *de la méthode dans la psychologie des sentiments*. Il protestait, d'ailleurs, avec véhémence contre la pseudo-science qui conçoit toutes les recherches sur un type déterminé, par exemple le type physico-chimique. *L'esprit de système*, c'est l'esprit philosophique. L'esprit de la science, c'est *l'esprit expérimental*, où la pensée est contrôlée par l'observation, où elle s'assouplit, se diversifie et s'ingénie pour se plier à la réalité immédiate, où elle se fait humble, patiente, docile au fait, et abdique les aspirations trop hautes. Dans la division du travail scientifique, il faut que les méthodes se spécialisent sous la dictée de la recherche ; et à l'intérieur même de chaque science, il faut que la pensée, par une série de concessions opportunes, multiplie les explications. Ainsi le savant, à sa manière, fait œuvre d'homme d'action, puisque la science, en se conformant aux choses, peut prévoir et agir, tandis que la philosophie, qui les contemple de haut, est par là même inefficace.

Rauh donnait donc, dans son livre *De la méthode...*, l'échantillon d'une psychologie vraiment scientifique, positive, « au grand sens du mot », adaptée aux faits. Cette psychologie ne pouvait être, selon lui, que « chaotique », — au moins provisoirement. Il prenait à son compte des vues qu'Henri Poincaré avait exprimées à propos de la mesure du temps : « Pas de règle générale, pas de règle rigoureuse ; une multitude de petites règles applicables à chaque cas particulier... ». Il ne niait pas que la simplicité pût être un principe de recherche, mais il lui semblait qu'en psychologie la préoccupation essentielle, à cette heure, devait être de *ne pas simplifier à l'excès*. — Dans cet ouvrage d'allure austère, mais où la science était si bien conçue comme devant se modeler sur la réalité que « le seul spectacle de la vie psychique » prenait autant d'intérêt à ses yeux qu'à ceux du romancier ou de l'auteur dramatique ; dans le petit volume que, vers la même époque, il publiait pour l'enseignement secondaire des jeunes filles, il y a des pages admirables, d'une observation pénétrante et d'une exquise délicatesse, par exemple sur l'enfant, sur la femme, sur la plasticité et les nuances de la vie sentimentale.

La psychologie de Raub, scientifique mais toute proche de la vie, est en rapport étroit avec la doctrine morale qu'il cherchait alors à constituer. *Science et conscience*, ce titre d'un article qu'il donna en 1904 à la *Revue Philosophique* et, auparavant, d'un chapitre de son *Expérience morale* pose le problème dont la pensée contemporaine est obsédée : il en présenta une solution originale, et que les discussions l'amènèrent à préciser toujours plus rigoureusement. — Même en 1891, il n'admettait pas que la morale dépendit de principes objectifs, *a priori*, que la vie fût dominée par ce qu'il appelait récemment, en une formule saisissante, « des momies royales silencieusement préparées dans le sanctuaire des cabinets d'étude » (préface citée, p. II) : il a contribué, dès sa première œuvre, à cette crise de la morale *idéologique*, dont il a souvent parlé¹. Cependant, il n'admettait pas davantage que la morale dépendit de la *science des mœurs*, d'une étude positive — mais purement objective elle aussi — de l'évolution morale. Il s'est opposé avec force à la morale sociologique de E. Durkheim et de L. Lévy-Bruhl. Ce n'est pas qu'il n'en reconnût le mérite. Dans la science des mœurs — et non dans une métaphysique — il voyait le fondement de la morale, puisqu'une telle science en fait apparaître la nécessité sociale et en donne les linéaments essentiels. Mais l'intérêt de la sociologie, — de l'histoire, en général, — au point de vue de l'action morale, lui semblait limité à la période la plus immédiatement voisine². Et surtout, entre le *déjà fait* et l'action nouvelle, il y a, selon lui, une lacune à combler, un élan à surprendre. Pas plus que les *idées*, il ne faut donc diviniser l'évolution, l'histoire : il ne faut pas « étendre sur la vie tout entière l'ombre de la mort », ou encore « adorer la trace de nos pas ». Et cela ne veut pas dire qu'il soit légitime d'obéir à une impulsion tout individuelle : il réprouvait formellement l'*impressionisme moral* qui se dégage de diverses formes de philosophie actuellement à la mode. Même la pensée de H. Bergson — dont il a été toujours très préoccupé³ — lui paraissait, tout en condamnant à juste titre le concept, faire la part trop belle à l'intuition : s'il a rendu pleine justice aux analyses de ce philosophe profond, c'est

1. Voir dans la *Revue*, février 1903, son article *Idéologues et Sociologues*.

2. Voir dans les *Libres entretiens*, 18 février 1906, pp. 263 et 318, une discussion à ce sujet entre Raub et Ch. Andler.

3. Voir la *Revue de Mét. et de Mor.*, novembre 1897, janvier 1898 et novembre 1904 (pp. 998-1001).

en partie pour s'opposer à lui qu'il a cherché à préciser l'élément rationnel de la conscience. Et d'ailleurs Rauh se reprochait à lui-même d'avoir, à l'époque de sa thèse, « par une réaction encore confuse et de forme fâcheusement dialectique contre un rationalisme idéologique, mis trop haut le sentiment proprement dit, l'humble. Ce n'est pas le sentiment mais l'expérience morale positive, disait-il, qu'il faut opposer aux idéologies » (*L'expérience morale*, 2^e éd., p. 235).

La « conscience commune » est quelque chose d'analogue à la réalité, et l'idée morale réfléchie, qui se dégage de l'action au contact de la conscience commune, est l'équivalent de l'hypothèse scientifique qui naît dans l'esprit du savant au contact des faits. C'est donc la « conscience rationnelle » qu'il s'est efforcé de déterminer en étudiant l'agent moral vraiment compétent, l'honnête homme, le juste. La justice implique une réflexion que ne comportent pas les impulsions de la conscience généreuse ou pitoyable. Entre l'empirisme de l'action individuelle et la philosophie morale, il intercalait la technique morale.

Rien n'est plus intéressant, plus ingénieux et plus neuf que les analyses par lesquelles il rapproche le penseur moral du savant. La morale ne se fabrique pas *in abstracto*. Comme le géomètre, par exemple, ne commence point par spéculer, ne se demande pas ce que c'est que l'espace ou quel profit lui donnera la géométrie, comme le physicien ou le physiologiste ne valent que par le travail du laboratoire, l'honnête homme *travaille* d'abord ; relativement à l'idéal, il prend l'attitude scientifique ; il a des idées qu'il soumet à la critique, qu'il éprouve par l'expérience : il est *informé* et *éprouvé*. S'intéresser aux syndicats et aux mutualités est plus utile, plus pressant, que de faire le tour des hautes spéculations morales : tout au plus peut-on trouver dans celles-ci des suggestions à éprouver. Différent du chercheur d'absolu, « d'éternité quand même », l'honnête homme veut être de son époque, de son pays, il se place en face des consciences contemporaines, au centre de la vie militante, dans la bataille au jour le jour. Il se contente de vérités relatives, « il tient sa conscience ouverte comme le savant sa pensée ». Mais sa conscience a toujours « le dernier mot ». Cette conscience qui formule la vérité actuelle, la vérité partielle, si elle est changeante et fragmentaire dans son contenu, elle est fixe et éternelle dans sa forme. « Le relativisme moral doit

se modeler sur le relativisme scientifique. Cela paraît une mince joie, cela paraît une duperie de donner sa vie pour une vérité qui sera démentie demain. Et cependant c'est là une condition que l'homme accepte en bien des cas, que certains caractères profondément empreints dans sa nature le disposent à accepter... L'état normal de l'homme est d'aimer, comme s'ils étaient éternels, des êtres périssables. Il se console naturellement de ne pouvoir tout parce qu'il peut quelque chose... Dans une certitude limitée, provisoire, le savant met toute sa puissance de penser. Il possède en une vérité comme un échantillon de la vérité. C'est sans doute qu'au travers de ce désir limité il sent le désir infini que celui-ci localise. Bien plus, il ne peut sentir l'infini que sous cette forme particulière et *concentrée*... » (pp. 215-217).

Dans un mémoire sur *la position du problème du libre arbitre*, discuté au Congrès de Genève de 1904, il a cherché, en s'opposant à Bergson et à Fouillée, à définir cette spontanéité, cette fonction de productivité, qui se révèle dans l'expérience et dont l'invention, sous toutes ses formes, et le libre arbitre sont des cas particuliers. L'activité humaine est contenue par des cadres rigides : mais elle peut rompre ces cadres. « Il y a des héros de la volonté qui révolutionnent nos idées sur la volonté humaine et ses conditions d'action, comme il y a des génies scientifiques qui ouvrent à la science des voies nouvelles ¹. »

C'est dans le même mémoire, d'une très grande importance, développé par lui pour la *Revue de Métaphysique et de Morale*, qu'il a dit avec le plus de précision comment il concevait le rôle présent et futur de la philosophie ². Celle-ci a une tâche préalable à accomplir, qui consiste à dissoudre les pseudo principes, à déblayer le terrain de toute idéologie pour « ouvrir la voie à l'idée vivante, à l'idée expérimentale ». De cette tâche Rauh, pour sa part, s'est acquitté vigoureusement. Quant à la philosophie positive, on ne pourra s'y élever que par étapes. La première étape consiste dans la méthodologie des techniques spéciales, la réflexion sur la science active. La science moderne est une direction, une attitude; elle est une « action impersonnelle de penser » (pp. 994-995) où naissent des idées, diverses et spéciales, sur les choses et

1. *Revue de Mét. et de Mor.*, nov. 1904, p. 988.

2. Cf. la fin de l'*Expérience morale* et le *Bulletin* de la Soc. de Phil., janvier 1904, p. 101.

sur la vie, qui s'éprouvent au contact des choses et de la vie. La philosophie recherchera les formes générales des choses, les formes nécessaires s'il y en a. L'esprit de système — pourrait-on dire, je crois — y deviendra l'esprit de synthèse. Or, cette philosophie ne peut que s'édifier lentement : il faut d'abord que chaque science spéciale, physique ou morale, ait élaboré ses concepts particuliers. « Quand dans chaque ordre chaque savant aura réfléchi sur sa science, on pourra relier ces réflexions, et se faire de l'esprit une idée vraiment moderne. Or les mathématiques, la physique, la mécanique savent à peine encore ce qu'elles font, et le mode de penser positif date de trois siècles. Seuls peuvent faire aujourd'hui œuvre d'inventeurs en philosophie ceux qui réfléchissant sur une technique spéciale disent modestement ce qu'elle leur suggère. » (p. 1005.) On peut entrevoir cependant quelques-unes des harmonies profondes que révéleront les réflexions sur les techniques spéciales. Après avoir philosophé négativement, Rauh allait travailler de plus en plus à la philosophie positive.

Sans doute, dans ces dernières années, il a continué, en de nombreuses occasions, à développer ses idées morales : il l'a fait à la Société de Philosophie ¹ ; il l'a fait dans des conférences et surtout dans ses cours sur la Justice sociale, sur la Patrie, sur la Théorie de l'action. Il s'était mis, pendant quelque temps, à préparer un ouvrage sur la justice qui devait être l'illustration, qu'on réclamait de lui, de son *Expérience morale* ; mais il l'avait, provisoirement, abandonné. Il me semble qu'il était toujours plus préoccupé de préciser son attitude philosophique, de se situer nettement dans la pensée contemporaine. Après le cours sur la Théorie de l'action, était venu un cours sur la Théorie de la connaissance, commencé l'an dernier, continué cette année, et que la mort a interrompu. Il a fait, en septembre, au Congrès de Heidelberg, une communication sur l'*Idée d'expérience*, où il résumait les thèses essentielles d'un livre auquel il songeait et que, dans les trois dernières semaines de sa vie, il a, comme je l'ai dit, commencé. Griffonnées de son écriture tourmentée sur des chiffons de papier, ces notes obscures, qu'on ne peut regarder sans émotion et qui font penser à Pascal, ont été pieusement recueillies. En pourra-t-on tirer quelque parti ? Pourra-t-on les éclairer par les rédactions de ses cours ? Ce sont

1. Voir les *Bulletins* de janvier 1904, mai 1906, mars 1908.

ses élèves des années récentes qui sont le plus au courant des nuances de sa pensée. Ses amis évitaient en général, depuis longtemps, de provoquer à l'effort intellectuel, dans les conversations intimes, un esprit trop constamment tendu. Il m'apparaît toutefois, en comparant son mémoire du Congrès de Genève (1904) à celui du Congrès de Heidelberg (1908), que la *Revue de Métaphysique* a publié en novembre (pp. 871-881), qu'il est allé affirmant toujours plus un empirisme intrépide. Ici même, en février 1907¹, à propos d'un ouvrage de Simmel sur la philosophie de l'histoire, qui soulevait des questions générales de théorie de la connaissance, après avoir exprimé ses idées sur l'histoire, — et je retrouverai l'occasion de montrer combien elles sont pénétrantes et souples², — il condensait sa théorie de l'expérience en quelques pages frappantes.

Rien n'est en dehors de l'expérience ; toute connaissance est expérimentale. Les empiristes d'autrefois ont nié le monde idéal ; les rationalistes de tous systèmes ont opposé le monde idéal au monde réel. Le monde idéal est un monde expérimental, lui aussi. Il n'y a pas d'expérience absolue, de réalité unique ; les sceptiques ont raison, mais les dogmatiques aussi, car on ne saurait dire que nous n'atteignons point de réalité. « Nous en atteignons trop, qui ne peuvent être *raccordées* ensemble. *Il y a* des faits abstraits et des lois abstraites *Il y a* des objets sensibles et *il y a* un milieu de lois, de relations, un milieu intellectuel aussi objectif que le milieu sensible dans lequel nous plongeons. *Il y a* des faits concrets, des lois historiques *Il y a* des unités vivantes, des synthèses psychiques individuelles. *Il y a* le sentiment immédiat de notre vie qui n'est pas le réel objectif, mais dont nous ne pouvons douter et qui a cela de commun avec lui. Selon le point de vue où nous nous plaçons, tout cela nous apparaît comme existant *en un certain sens*³. » Bref, il y a des *plans divers d'expérience*. « Le savant, le penseur, l'artiste, l'homme d'action, pourvu qu'ils tiennent compte en même temps que de leur expérience de toute l'expérience sensible et intellectuelle qui la limite, ont, à leur point de vue, raison,

1. *Idéalisme et réalisme historique, A propos d'un livre de M. Simmel [Die Probleme der Geschichtsphilosophie, Eine erkenntnistheoretische Studie]*, pp. 1-20.

2. C'est avec cet article, avec une note de la *Revue*, d'octobre 1908, et plusieurs *Bulletins* de la Soc. de Phil. qu'on peut les préciser.

3. Voir dans la *Revue* l'art. cité, pp. 17-20.

et saisissent une forme de l'objectivité. » En nous contentant de trouver dans les systèmes partiels, relatifs, limités, éprouvés, vécus de la science, de l'art, de l'action, la certitude autrefois cherchée dans l'Absolu d'une Personne ou d'une Loi, nous redevenons, en un sens, païens, « comme au temps où l'Infini ne tourmentait pas ». Nous monnayons Dieu, c'est-à-dire la vérité.

Pluralisme, relativisme objectif, *empirisme radical*, — toutes ces formules conviennent à sa pensée. Mais cet empirisme est *formel* : il y a des formes générales de l'expérience. — Y a-t-il une forme universelle de l'expérience? Ici j'ai peur de le trahir. En 1904, il parlait de cette fonction de la raison, qui consiste à situer les choses, à les mettre en relation, qui est « la fonction suprême », « *virtuellement* universelle ». « C'est ce qui reste vrai du kantisme », disait-il, et il voulait maintenir contre tous les intuitifs « la suprématie de la conscience intellectuelle et morale formelle ». Je me demande s'il n'a pas craint d'avoir été trop rationaliste encore, au moins dans les termes. La raison ou pensée, dit-il dans son dernier mémoire, n'existe pas comme phénomène spécial : « A l'analyse cette fonction de mise en relation, de comparaison, se résout en un sentiment confus de la conscience acquise, en une sorte de cœnesthésie mentale sur le fond de laquelle se détache le sentiment nouveau de ressemblance et de différence » (p. 872).

Ainsi la raison, dans cette psychologie dissolvante, ne serait qu'une variété acquise de ces sentiments ou tendances) qui, avec les images, constituent le tout du monde idéal ou réel. La raison est-elle objective? Cette question n'a plus de sens. Tout existe. Il est vrai que tout n'existe pas au même degré. Le monde idéal, impersonnel, existe plus que les personnes : la survie des personnes n'est connue que comme idéale et en tant qu'elle s'incorpore au monde intérieur. Et quant au monde extérieur, à condition de le voir tour à tour d'un certain biais, l'homme en devient *maître et possesseur*. En définitive, *il faut se laisser aller au fil de l'expérience*¹.

1. On voit combien Rauh était éloigné des philosophes ou savants qui ont considéré la science, dans ces dernières années, comme une technique utilitaire sans portée objective. Il approuvait, au contraire, tout en leur reprochant un excès de rationalisme, les thèses d'Abel Rey sur la physique moderne. (Cf. le compte rendu de la soutenance dans la *Revue de Mét. et de Mor.*, juillet 1907.)

Il est possible qu'il y ait quelque obscurité dans le détail d'une pensée aussi complexe et aussi inquiète : mais il y a des parties de son œuvre psychologique et morale qui défient la critique. Il est possible qu'il y ait quelque excès dans sa répugnance à la systématisation. Peut-être restait-il plus philosophe qu'il ne le voulait : sa pensée — des métaphysiciens contre qui elle avait réagi, de Kant à qui, tout en rejetant son *noumène*, elle a beaucoup emprunté — était redescendue jusqu'à Hume¹, et il y avait encore quelque esprit de système dans sa réaction contre le besoin de système. Mais il a travaillé dans le droit sens, j'en suis convaincu. Il a banni les vaines spéculations. Il a conçu l'action précise, limitée et d'autant plus féconde, qui convient à l'homme moderne. Il a unifié la science et la vie en définissant cette attitude expérimentale, enthousiaste et prudente, qui doit procurer, sinon la possession de la Vérité, du moins la joie d'être dans le vrai. — Et jamais pensée ne fut moins livresque ; jamais formule de vie ne fut plus vécue et plus agissante.

III

Ceux-là seuls qui l'ont connu dans l'intimité savent à quel point étaient sincères les idées qu'il a exprimées. Jaillies du fond de lui-même, elles inspiraient tous ses propos et tous ses actes. Il n'avait point, comme d'autres, plusieurs personnalités. Le professeur, l'écrivain, l'homme public ne faisait qu'un en lui avec l'homme privé. A ce chercheur professionnel de vérité, on peut rendre ce témoignage qu'il n'a jamais menti.

Il avait toujours été extraordinairement *vivant*. Et c'est cette intensité de vie qui le poussait à chercher les satisfactions les plus hautes et à vouloir se dépasser lui-même. On n'a jamais trouvé d'autre moyen pour supporter la vie individuelle, ou même y

1. Il y aura certainement, en montrant toute la supériorité de sa science et de sa psychologie, à le comparer aux empiristes anglais : Bacon, Locke, Hume. Le *Traité de la nature humaine*, de ce dernier, a pour sous-titre : *Essai pour introduire la méthode expérimentale dans les sujets moraux*.

trouver quelque bonheur, que de la dépasser, — écrivait-il en 1908, dans la *Correspondance* de l'Union pour la Vérité, à un anonyme, à une âme inquiète qui cherchait vainement en soi, dans la solitude intérieure, les raisons de vivre et à qui il donnait une consultation morale. A cette occasion, en deux lettres d'une sobre éloquence, c'est sa pensée en acte et son attitude de directeur de conscience qu'il a fixées. Fût-on le plus grand des hommes, disait-il, le moi est peu de chose, et on doit s'affranchir de l'illusion égoïste. Mais il ne faut pas perdre et dissiper son moi dans les nuages. Il faut secouer la « nostalgie des paradis perdus », renoncer aux « tâches immenses », ne plus poursuivre un idéal « qui plane au-dessus des temps », chercher, à même la vie, des satisfactions impersonnelles par l'*expérience* sous toutes ses formes.

Les lettres de l'anonyme auquel il répondait en juillet et décembre 1908 avaient été provoquées elles-mêmes par des questions que Rauh avait posées en janvier dans la *Correspondance* mensuelle de l'Union : « 1° Quel motif ou quel principe vous détermine dans le choix des œuvres de charité ou de solidarité auxquelles vous adhérez ? — 2° Quelle part approximative de votre budget attribuez-vous à ces œuvres, et pourquoi ? » On prend ici sur le vif les préoccupations de sa conscience morale. Il ne lui suffisait pas d'être bon : il voulut être juste. De son cœur, profondément mais virilement tendre, il s'efforça toujours davantage à rationaliser, en quelque sorte, les impulsions. Et ainsi pour sa famille, pour ses amis, pour la portion d'humanité, qu'il voulut large, où il agit, il montra le dévouement le plus sûr mais le plus réfléchi, sans complaisances ni sensiblerie.

« Pour bien vivre, il faut *savoir* », disait-il encore à l'anonyme de la *Correspondance* ; et c'est pour bien vivre, pour avoir « la joie de voir clair et d'agir suivant des vues claires », qu'il s'est engagé de plus en plus « dans la voie large, royale de la science ». Cet appétit de savoir le tourmentait sans trêve, se manifestait par un respect touchant des compétences, par une incroyable avidité de lecture, par un souci de bibliographie exacte et complète qui longtemps, à ce degré, avait été inconnu des philosophes. Il utilisait la conversation même et le journal pour se « documenter ». Que de fois on le voyait, à l'improviste, même aux heures de détente, recueillir au passage un fait, un titre, un nom, sur le bloc-notes qui ne le quittait jamais ! Que de « découpures » il a entassées dans des armoires,

ressources précieuses pour lui, aujourd'hui émouvants chiffons sans valeur !

Et pourtant il ne faudrait pas se le représenter comme un moraliste prêchant, comme un travailleur sombre. Il n'avait rien du puritain ni du pédant. Il était trop vivant pour ne pas s'intéresser au train journalier de l'existence, pour ne pas trouver mille amusements au spectacle du monde. Il était resté parfaitement simple et volontiers gai. Dans mes souvenirs, depuis les lointaines années de l'École jusqu'aux jours récents, j'entends son rire, si spontané, et qui fusait si clair, en même temps que ses yeux s'illuminaient d'un éclat étonnamment jeune. Dans des mots et des anecdotes, dans les œuvres des comiques il savait découvrir des profondeurs d'observation hilarante, et il communiquait aux autres, irrésistiblement, le rire salubre.

C'est cette sincérité, cette richesse et cette plénitude de vie, ce mélange d'enthousiasme et de méditation, de gravité et de jeunesse, qui lui ont permis d'agir puissamment. D'autres n'ont parlé que par l'esprit à l'esprit, ou ont imposé leurs idées par l'autorité dominatrice. Lui, il joignait au talent, à l'autorité, tout l'attrait de sa personne et la contagion d'une flamme sacrée. Aucun de ceux qui l'ont entendu, dans ses cours, dans une conférence, une discussion, une simple conversation, n'est resté indifférent. Lorsqu'on n'était pas persuadé, on était frappé ou inquiet. Sa parole n'était pas toujours, au début, aussi facile, aussi lumineuse qu'il l'eût désiré. Un de ses élèves qui, sur sa tombe, l'a fait revivre, a évoqué le « visage crispé », mais aussi « la voix émouvante de celui qui s'est épuisé à leur communiquer son ardeur ». Peu à peu il s'animait, et il trouvait des formules éclatantes. La contradiction l'excitait ; et, pour dégonfler les prétentions métaphysiques, pour démasquer les idéologies creuses, pour ramener ses interlocuteurs au réel, il avait une âpreté d'accent qui ne blessait jamais parce qu'elle n'était qu'une forme de sa passion pour la vérité. Ce n'est pas lui qui pouvait « glisser sur les esprits inattentifs » et « laisser les âmes à leur sommeil ¹ ».

Il est douloureux pour ceux qui l'aimaient de constater dans

1. *Psychologie*, p. vii. — Cf. p. 16 « Enthousiasme et méditation sont les deux facteurs de toute personnalité forte ». — P. 28, il parle de cet air d'intelligence, « de ce désir, de ce besoin de se donner, de se répandre, qui transparait sur la physionomie de certaines gens et leur donne l'influence ».

l'effet qu'a produit sa mort toute la portée de son action, et de penser qu'il ne s'en est pas rendu compte lui-même. Rauh était modeste ; et parce qu'il l'était, certains l'ont cru pessimiste. En réalité, jamais il n'a douté de la vérité et de la vie : mais il doutait parfois de lui-même. Ce qu'il faisait n'était rien au prix de ce qu'il aurait voulu faire. Son œuvre, qui ne le contentait pas, demeure inachevée ; et la mort, ici, a été non seulement cruelle, mais absurde. Cependant, l'eût-il poussée plus loin, il ne l'eût jamais considérée comme définitive. Sa conception de la vie et de la science ne lui permettait pas d'admettre le définitif. Telle quelle, cette œuvre est féconde ; et sa courte existence est admirablement pleine. Il a accompli la bonne tâche, limitée, mais qui tend à l'éternel. Il a goûté le « bonheur moderne » ; et il l'a fait pressentir à d'autres. Il a communiqué à un grand nombre de jeunes esprits — cela se connaîtra de plus en plus — une ferme impulsion, le culte de la science, le goût de l'action sociale, la sincérité avec eux-mêmes et avec les autres, le désintéressement joyeux. Il leur restera présent.

La brutalité de cette mort a arraché des larmes — même à des étrangers. Mais à ceux même qu'il chérissait le plus et à qui il laisse un vide affreux, il demanderait autre chose que de le pleurer, — de suivre son exemple et de continuer sa pensée. Il n'était pas l'homme des regrets stériles, des tristesses énervantes. Il ne voulait pas que l'on s'attardât au passé mort, mais que l'on vécût la vie et que l'on allât de l'avant. C'est en vivant comme il voulait qu'on vécût que nous lui assurerons la seule immortalité qu'il souhaitât, cette « survie impersonnelle », pour laquelle il a consumé sa vie, dans son effort héroïque pour « se dépasser ».

HENRI BERR.